

Evolène¹
Roman

par Yves Navarre

pour Christiane

témoignage d'affection et d'estime.

« Tu as besoin d'écrire ce livre. Alors, arrête tout. Ecris-le. Et à bientôt. »

I

Un peu d'eau froide sur le bout du nez.

On croit que je ne vois rien et ne comprends rien. Mais j'observe tout et je comprends tout. J'ai sept ans, et le monde entier m'appartient. Du moins ce que j'en vois.

Mon histoire se passe après une guerre. Ce genre d'histoire se passe toujours après une guerre, ce truc qui chamboule tout, cette impression de berceau froid, ce goût de lait allongé. Et pas de jouet, pas de jouet, pas de jouet.

Alors vient l'été de la Libération. Les parents retrouvent leurs amis d'avant-guerre. Ils laissent leur enfant dans un coin, et ils célèbrent la Liberté. Ils parlent de Demain et de la Cité. - Jeanne, dis-moi Jeanne, qu'est-ce que c'est que la Cité ? - C'est la ville, David, la ville où tous les hommes seront enfin heureux. - Heureux ? Jeanne réfléchit. Son fils la regarde intensément. Il attend l'autre réponse, la vraie, celle qui vient toujours après. - C'est la ville où les hommes cesseraient de pleurer sur leur bonheur. - Bonheur ?

Alors, Jeanne murmure, comme si elle se parlait à elle-même, pour elle-même, et David l'entend, David comprend. - C'est un rêve ... Alors vient l'été de la Libération. Les parents célèbrent la Liberté avec leurs amis. Et s'ils n'ont qu'un enfant, ils le laissent seul, dans un coin d'Hôtel. Un coin d'Hôtel, en Suisse. - Mais il sait très bien jouer seul, dit Jeanne pour s'excuser.

Et le soir, elle vient me border dans mon lit. Et l'odeur des draps blancs m'envahit. Je sens que je vais m'envoler. Voler au-dessus du Cervin. Cette nuit, j'irai faire un tour en Italie. Que je ne connais pas. C'est tellement agréable de passer ses vacances en Suisse. A une nuit de rêve de tout.

Saas Fee, c'est beau, c'est perdu dans la montagne. On y accède à dos d'âne. La grand-route n'est pas achevée. Pierre a l'air de regretter ces travaux. Pierre, c'est mon père. Et il dit à Jeanne quelque chose d'acidulé comme « C'est dommage ... » ou bien, « C'est la dernière année ... » et chaque fois que le sentier des ânes se rapproche du chantier, coulée de macadam, serpent s'attaquant à la montagne géante, Pierre regarde de l'autre côté. Du côté du ravin, ou plus haut, du côté du Cervin. Il fait semblant de ne pas entendre le bruit des bulldozers. Il fait semblant. Et Jeanne s'agrippe aux rênes : elle se sent prise de vertiges. Moi, je me tiens tout droit. Tout droit

¹ Ce roman, le deuxième de l'auteur, a été édité par Flammarion en 1972, puis est sorti en Livre de poche en 1982. Il n'a pas été réédité depuis (note du 23 août 2007).

sur mon âne, et je lui parle. « Je t'aime. C'est beau, beau. » Et l'âne a l'air de comprendre ce que je lui dis. Evidemment, il faut que je lui dise des choses très simples comme ça. Mais il me comprend et me répond avec ses oreilles.

Là-bas, tout en bas, dans la vallée, nous avons laissé la voiture. La voiture, une ville, et la pluie. Le moment le plus exaltant fut la traversée des nuages. Leur douceur. Leur caresse. Et la joie franche, éclatante de surgir au soleil. A ce moment précis, Pierre montre d'un geste large de la main droite la surface des nuages, et dit en riant qu'il est « propriétaire de ça ... ». Alors je ris parce qu'il rit. Mais au fond de moi-même, je me dis que cela est très grave: Pierre sait donc marcher sur les nuages. Et si Jeanne le suivait? Et si Jeanne passait à travers ? Le papa marche, la maman tombe.

Saas Fee : un village dans un cirque de pics et de glaciers, un village dans la paume de la main de la montagne. Notre Hôtel s'appelle Alphubel². Jeanne prononce Alfoubel. Je suis ravi de me trouver dans un endroit où il y a tant de fous et tant de fées. Je me sens chez moi. Je caresse mon âne. Mon.

On me donne une chambre pour moi tout seul. Une chambre avec un grand lit et deux tables de nuit. Un lit avec un édredon en forme d'énorme chausson aux pommes. «C'est un gâteau, Jeanne, n'est-ce pas ? » « Pardon ? » « C'est un gâteau, ça, un grand gâteau. » « Je ne te comprends pas, David. Et puis, ne montre jamais rien du doigt. Défait ta valise. » Voilà. Ça aussi, c'est grave. Moi, je comprends tout. Et eux ne comprennent rien. Quel manque d'humour. Quel manque d'amour. Humour, amour, ça doit être la même chose. Je suis sûr que ces deux mots-là doivent s'aimer en cachette. Comme deux frères, avant le mariage.

David prospecte l'univers des mots, ce désert des grandes personnes. Cette monnaie d'échange dont il faut à tout prix devenir expert. Cette monnaie dont il faut devenir l'usurier, le juif. Juif ? A la question, Jeanne a répondu « qu'on avait fait une guerre pour tous les tuer et que c'était dommage. » Guerre ? Dommage ? « Tu me poses trop de questions. Ecoute ce qui se dit autour de toi, c'est tout. » Ecouter ? David s'appelle David. « David, c'est juif », avait dit un camarade de collègue. David, quelle drôle d'idée, quand on a des parents qui s'appellent Jeanne et Pierre, qu'on ne dit pas Papa et Maman, qu'on les appelle Jeanne et Pierre, comme s'ils n'étaient que les autres enfants d'un grand jeu cruel. Les jeux d'enfants sont toujours cruels. Et lorsque les grands se mettent à raconter des histoires d'enfants, cela paraît bien suspect. Et lorsque les souvenirs sont tellement distincts, on finit par confondre les mots « humour » et « amour », « âne » et « haine ». Pourquoi déteste-t-on les ânes ? David leur parle bien sur le chemin de Saas Fee. Et Pierre parle bien avec humour de cette plaine de nuages dont il se croit le propriétaire. Et Jeanne se cramponne à l'encolure de l'âne comme si la vallée avec ses pluies, ses villes et ses voitures sous la pluie l'attiraient. La vallée qui n'arrive pas à se défaire du manteau vert de la guerre. La guerre verte. Dans ce pays qui n'a pas connu la guerre. La guerre ? Dans ce pays qui n'a pas connu quoi, mais quoi donc ? Dans ce pays où l'on boit le vin du soleil et le vin de l'aigle. Dans ce pays où l'on mange du pain blanc. David est seul dans une chambre pour lui tout seul. Pour la première fois.

² Il existe bien un hôtel de ce nom à Saas Fee.

Jeanne referme la porte. Elle dit quelque chose comme « Tu es grand maintenant. Nous ne reviendrons jamais dans ta chambre. Tu ne viendras jamais dans la nôtre. A chacun son royaume. » Je crois qu'elle sourit en me disant cela. Elle croit me parler comme dans un conte de fées. Elle caresse mes cheveux. Elle joue à la poupée avec moi. C'est gênant. Enfin, je ne dis rien : elle a eu si peur sur son âne. Comme si vraiment je ne pouvais pas comprendre que Pierre et Jeanne aient envie de rester seuls. Amour-humour : ensemble. Comme si je n'étais pas heureux, moi, de rester seul, avec moi-même. Moi. En attendant.

Pendant la guerre, on ne m'appelle pas David. On dit « L'enfant ». Jeanne dit « Mon enfant », « Où est mon enfant ». Pierre, parfois, dit « Mon fils ».

Pierre, mon père.

C'est un jeu, n'est-ce pas ? Oui. Un jeu d'enfant. Un vrai. C'est bon, l'odeur de prairie fraîchement fauchée, l'odeur de foin choyé par le soleil, le parfum de bois sec de ces grands chalets. Pin sec. Alphubel, prononcer Alfoubel.

Cette chambre est mon royaume : Jeanne l'a dit! Assis sur le rebord du lit, jambes ballantes, jambes nues, culottes courtes en drap bleu, je regarde mes galoches et leurs collerettes de chaussettes blanches. « Remonte tes chaussettes, nous arrivons à l'Hôtel. » « Attention, ne tombe pas de l'âne. » Pierre nous devance. Comme s'il avait un rendez-vous extraordinaire. Dans la voiture, il parlait de Joseph X, son père, mon grand-père, mort bien longtemps avant ma naissance. Pierre parlait de son père comme si nous allions passer nos vacances avec lui. Etait-ce possible ? Et cet ami de Joseph X, Elie, était-il mort lui aussi? Serait-il au rendez-vous lui aussi ? Et pourquoi Pierre semblait-il douter des rapports d'amitié liant Joseph X à Elie, Elie à Joseph X ? Jeanne écoutait distraitement. Moi, en cachette, je ne perdais pas un mot de ce qui se disait.

Moi aussi, j'ai un rendez-vous extraordinaire. Je baisse la tête. Je regarde, vers le bas, mes pieds de bonhomme, haut comme quatre pommes. Quatre pommes! Je regarde mes pieds gantés de cuir fin, bien astiqué : les chaussures à tiges montantes, les chaussures de la Libération. « En chevreau. » Des chaussures neuves pour l'été. Cet été-là, le premier, avec mes parents. Avant de quitter la chambre, Jeanne me pose sur le lit, dans le chausson aux plumes. Douces. Elle caresse mes cheveux, mais une fois encore, c'est une caresse qu'elle se fait à elle-même. Je ne suis pas dupe. Je comprends bien ces choses-là, moi. On ne peut pas être dans deux chambres à la fois. Et je ne suis pas de ces gens que les enfants trop intelligents effarouchent. Intelligent ? Moi ? Non, j'écoute, c'est tout. Puisque c'est tout ce que j'ai le droit de faire. Je suis comme un autre. Comme tous les autres. Et si je réprime mes larmes, c'est tout à la fois par amertume et par joie. Je suis seul. Seul, avec ma valise.

Tac, je saute du lit. Les vacances commencent. C'est quoi, les vacances ? Je défais les lanières de cuir de la valise, je joue avec les serrures dorées, j'ouvre mon trésor de vêtements, étrange cercueil, de draps bleus et de draps blonds, tissus qui vous scient les cuisses au-dessus des genoux, les poignets et les tours de cou quand il y a du vent et qu'on vous donne l'ordre de fermer le col du blouson. On n'a rien sans rien. Il faut exécuter les ordres des parents heureux qui s'aiment comme des enfants, deux mots côte à côte, pour avoir le droit de suivre en vacances ces parents heureux qui s'aiment comme des enfants. Et les pensées, comme mes sentiments, font

dans ma tête un mouvement de manège qui tourne, et tourne, au son de la même ritournelle, toujours la même chanson suave : où vas-tu Basile, cerisiers roses et pommiers blancs. Toupie.

Sous les vêtements de drap, il y a les chemises blanches, des gilets de peau et les slips. Et côte à côte, comme une rangée de petits lits blancs, les chaussettes qu'il faut remonter quand elles tombent. Dès qu'elles tombent. Et puis, il y a les boîtes de crayons de couleur, la trousse d'écolier avec les taille-crayons bien affûtés. Les montagnes n'ont plus qu'à se faire belles. Et je les croquerai (croquis-croquer, papa-maman) sans gomme (ce n'est pas bien de gommer) et sans règle (on n'a pas le droit de tirer une ligne droite, avec une règle. Il faut le faire comme ça, d'un geste, et la ligne est vraiment droite. D'ailleurs, que d'histoires pour rien : il n'y a pas de ligne droite dans la nature). Et en caressant mes crayons de couleur, c'est l'éventail de la nature que je caresse, tout un versant de mes rêves, l'autre versant de ce cirque de montagnes qui m'entoure. Je n'aime pas cet endroit. Je n'aime pas Saas Fee. Je me sens prisonnier. Je n'aime pas cette pluie dans la vallée, notre voiture abandonnée, cette chambre que l'on me donne, et la sagesse de cette valise où je retrouve tout plié, rangé, dompté. Douillet.

Tac, j'ouvre la fenêtre. Je me mets sur la pointe des pieds. Je vois les ânes, qui attendent côte à côte. Je vois la terrasse de l'Hôtel, déserte, avec des transats bleus, jaunes et verts, des transats aux couleurs défraîchies. Un chien pisse sur un parasol. Le soleil a l'air de se foutre de tout. Un soleil de foin. Du foin de feu. Un soleil qui a une bonne odeur de soleil. Un soleil qui descend des glaciers : glissade. Attention, il va trouer le fond de sa culotte! Ça, c'est drôle ! Les ânes attendent côte à côte. Le chien revient et renifle le socle du parasol : lui aussi doit être seul. Ça doit être ça, être seul. Ça. Ça. Je dis « ça » parce que Jeanne ne m'écoute pas penser. Parce que Jeanne n'entend pas ce que je pense. Ce que je pense n'appartient qu'à moi. Ce que je pense n'appartient qu'à ceux qui entreront dans ma vie, avec leur vie. Leur vie à l'état brut. Une vie comme une terrasse d'hôtel déserte, avec des transats qui ont l'air de bien connaître le soleil, et un soleil qui fait des glissades. Sitôt en bas, sitôt en haut : il ne prend pas le téléphérique, lui. Le chien s'est couché près du parasol, le corps au soleil, la gueule à l'ombre. Il regarde les ânes qui eux se regardent entre eux. Et je respire l'air vif. L'air qui plonge en moi comme un canif. J'abandonne mon poste : j'en ai assez de me tenir sur la pointe des pieds.

La valise me semble alors moins triste. Le soleil m'attend. L'air m'attend. Le chien et les ânes donnent l'impression d'attendre quelque chose, aussi. Ça doit être ça, les coulisses d'un théâtre, avec des toiles peintes, et des montagnes attachées aux cintres. Et un souffleur, dans les caves de l'Hôtel, le fou de l'Hôtel Alphubel, pour distribuer les rôles au dernier moment, glisser la réplique qui amusera Pierre, qui amusera Jeanne, et qui fera passer le temps.

On m'a dit que la mer, c'était plat, sans fin, qu'on ne savait plus très bien où finissait la mer, où commençait le ciel, et qu'on se posait, allongé sur le sable, à longueur de journée, toujours la même question. Cette même question : la terre est-elle ronde ? Elle tourne sur elle-même ! Et Pierre explique . « Qu'il n'aime pas la mer », que « Nous n'irons jamais au bord de la mer ». Ses amis demandent des explications. Il confie « Au bord de la mer, le temps passe, tout devient inutile, je ne m'appartiens pas. » Et il précise « Seuls les gens futiles vont au bord de la mer. Des gens absents y rencontrent des gens absents. » Rires. Et moi j'écoute, puisque Jeanne m'a dit d'écouter. Et je ne pose pas de questions puisque je ne dois pas en poser. Je remarque simplement que les mots inutile et futile ont une curieuse manière de regarder vaguement ailleurs, ailleurs : comme les ânes.

Sur la table, devant l'autre fenêtre (celle qui doit rester fermée pour qu'il n'y ait pas de courant d'air), je dispose les crayons, les taille-crayons, les fusains et les feuilles blanches, tout un herbier de feuilles vierges. Comment se fait-il qu'à sept ans la passion de cet herbier-là se soit déjà emparée de moi? Je me vois, amoureux, disposant les feuillets par piles rectilignes et propres, châteaux des rêves à venir : c'est mon jeu de construction à moi. Je me vois, collectionneur d'images préparant mes filets, aiguisant mes armes. Pierre a dû vouloir dire que la montagne condamne à l'effort, donc à la présence. On est obligé de regarder la montagne, de vivre avec elle. Mais la présence est-elle bien le contraire de l'absence ? Et peu lui importe la paresse du temps qui passe, la caresse de l'infini et de l'horizon linéaire et pur. C'est sans doute pour ça, également, qu'il n'y a pas de tire-ligne dans mon plumier. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Beaucoup. Et les feuilles blanches que je dispose par tailles, par piles, sur ma table, sont autant d'invitations à cette étrange rencontre. Et je ne sais rien. Et je ne possède pas le langage des grands. Je vais entrer en scène, et je ne sais pas mon rôle. Et tout le monde ricane en coulisses. Ou bien, tout le monde fait semblant de me faire confiance, et c'est pire encore. A moins que je n'existe pas pour eux. Pas. Comme le chien qui attend sur la terrasse déserte. Comme les ânes à qui je parlais. « Comment t'appelles-tu ? », « Que fais-tu pendant l'hiver? » Les autres ne posent pas de questions. Pierre parle en propriétaire. Et Jeanne a peur de tomber. Et Pierre et Jeanne sont mes montagnes à moi. Et je ne devine derrière eux aucun horizon. Aucun. Etrange face à face : ils m'éduquent.

Que faire ? Prospector.

L'odeur de l'Hôtel. Le parfum de l'Hôtel. Une odeur de vieux jouet, une odeur de boîte de Nain Jaune offerte par Joseph X à son fils Pierre, un soir de Noël. Odeur de grenier du passé. L'odeur de quelque chose qui est resté fermé pendant longtemps. De longues années. Et que l'on ouvre un jour d'été. Et que l'on redécouvre avec des couleurs évanouies. Des rires lointains. Des confidences indistinctes. Le bruit du passé. Une sorte de vacarme gentil. Et le jouet devient refuge, et l'Hôtel a l'odeur vive de ce qui a vécu, de ce qui a vibré ? Oui, je tiens dans les paumes de mes mains un oiseau qui n'est pas mort. Son cœur bat encore. Si j'attends, si je ne l'effraie pas, il va s'envoler de nouveau. J'entends battre les volets de l'Hôtel Alphubel : premiers jours de juillet, les clients reviennent après la guerre, le piano est un peu désaccordé, on a sorti la literie dans les prés, au soleil, tout un jour, et Madame Plemeure, la propriétaire, a acheté un cahier de comptes neuf. Le cahier craque. Les volets claquent. Les domestiques sont revenus. Le portier aussi. Les ânes s'en foutent. Un jeune chien s'est fait adopter par les cuisines. Les clients peuvent arriver. L'odeur de l'Hôtel a retrouvé son écrin et sa vie. Le bois s'est remis à chanter. Le parquet dans l'escalier. Le bois des portes et des lits. Le bois des pins et des sapins : et l'odeur devient parfum. Un parfum sec et subtil. Quelque chose qui ne se dessine pas. Ou bien, qui se dessine en cachette sinon Pierre demanderait : « Qu'est-ce que tu as fait là ? » Les grandes personnes ne comprennent rien aux taches. Même lorsqu'elles rêvent de présence. Même lorsqu'elles veulent saisir le temps. L'odeur de l'Hôtel m'offre ses parfums et ses rêves. Je vis. Le vrai monde m'appartient : il m'offre encore ce qu'il cache. Et je vis de jour ce que je vis surtout la nuit : l'envol, et le survol de ce qui est beau. De ce qui est vrai. Et la nuit j'arrive à voir d'en haut pour mieux voir. Pour mieux embrasser ce qui m'est offert. L'Hôtel Alphubel me fait l'offrande de ses parfums cachés. Et mes chaussettes peuvent bien tomber : je ne les remonterai pas. Je vis seul, dans ma chambre, un étrange abandon. Comme si tout le beau monde des sensations se faisait une fête de voir sur la table mes crayons de torture, et ces feuilles blanches qui devraient en principe livrer leur beauté. Et qui la livreront. J'irai jusqu'au bout de cette tentation. J'accepte l'offrande. J'ouvre les deux fenêtres. Le courant d'air me parle des glaciers et des pics, des neiges

éternelles qui font un drôle de collier au ciel. Etrange parure qui me fait cligner les yeux. Et le courant d'air m'invite à la balade et à la fuite. Quelques feuilles blanches s'envolent. Le chien remarque ma présence à la fenêtre et remue la queue. Un âne se met à braire. Madame Plemeure, un cahier noir sous le bras, se tient toute droite devant la porte de son hôtel. Ce qui s'est dit à notre arrivée : « Dis bonjour à Madame Plemeure. « Bonjour, Madame Plemeure. » « Qu'il est mignon, et il sait très bien parler. » Quelle bande de cons.

Oui, je connais le mot con. C'est un mot sans importance. Tout juste une ponctuation.

Je dessine le vent avec un chapeau de paille. Un gribouillis. La mine du crayon jaune s'est cassée. Mauvais début, mauvais signe : une mine ne doit jamais se casser. Il faut savoir dompter le crayon tout en le caressant, le tenir tout en le lâchant afin qu'il soit libre de suivre mon regard, la dictée de mon regard. Halala, c'est tout un art de dessiner sans que les mines se cassent. David, maîtrise-toi.

Le vent passe d'une fenêtre à l'autre, le chien s'envole, il va faire une descente de glacier avec le soleil : je dessine ce que je vois. En principe, on doit mettre beaucoup de temps pour défaire sa valise. Aussi, je dois passer beaucoup de temps, dans la chambre. Vraiment quelle perte de temps ! Alors, je dessine. Une feuille, deux feuilles : j'ai dans la main un bouquet de fleurs de crayons de toutes les couleurs. Et je tire la langue en dessinant. Et je me penche comme une sorcière sur ses chaudrons. J'apprends à voir. J'apprends à vivre. J'apprends à saisir. Dicter. Transcrire. Je transcris ce que je vois. Quelque chose me dit que très bientôt je ne verrai plus ce que je vois. Quelque chose me dit que les grands voient de moins en moins et parlent de plus en plus. Ecoutent de moins en moins et posent de plus en plus de questions. Quelque chose me dit de dessiner puisque je ne sais pas très bien écrire, d'exprimer l'inexprimable puisque je ne peux ni ne puis encore exprimer l'exprimable. Je suis un savant. Un sage. Tout vole et s'envole autour de moi. Le lit est-il un bon lit ? Volera-t-il bien ? Volera-t-il vite ? La nuit, cet immense aéroport de mes rêves. La nuit qui n'a plus de frontières. Je dessine une Terre sans frontières : page gâchée. Un rond, qu'est-ce que ça veut dire un rond, tout rond, sans rien ? Quelque chose me dit que c'est « maintenant, ou jamais ». Quelque chose, pas quelqu'un. Le vent, par exemple. Le vent décoiffe mes cheveux blonds.

Blonds. J'ai la peau blanche et pâle. Madame Plemeure a dit que j'avais « de beaux yeux bleus ». Pierre a des yeux noirs. Jeanne aussi. Jeanne a dû me mettre au monde en regardant le ciel. En plein air. Dans un fossé. Pendant l'exode. Il y a toujours un exode avant une guerre. Un moment où l'on fuit. La guerre est derrière et l'absence de guerre devant. Autre absence. Et une absence de guerre, pour la première fois, dans ma vie, c'est aujourd'hui, l'odeur de cet Hôtel, une odeur neuve qui n'est que le réveil d'une odeur d'avant-guerre, une odeur qui se réveille comme une princesse endormie. Et je viens la chercher. Je vais l'emmener avec moi et nous ferons beaucoup de dessins. Et nous aurons beaucoup de chiens qui volent, d'ânes qui volent, de prairies de nuages, et de glaciers-glissades, et des pics pour nous rattraper au dernier moment et nous empêcher de tomber dans les crevasses. Je dessine une crevasse : je déchire la feuille, la montagne s'est fendue, elle s'ouvre comme un fruit. J'ai cassé une mine de crayon, j'ai déchiré une feuille : il faut arrêter. Ce n'est pas sérieux. Je manque de maîtrise et les dessins n'aiment pas ça. J'ai des cheveux fous qui caressent mon front et me chatouillent. Je tire la langue. J'ai la langue sèche. Je la rentre. Rentrez, Madame ma langue, dans votre maison.

Cheveux blonds et bouclés. J'ai la tête d'un Pierrot en culottes courtes. Un Pierrot qui aurait d'un bout à l'autre de l'année un genou gauche avec un bobo et un bleu au coude droit. Sans parler des égratignures au visage (le bonjour des aubépines pas en fleurs, en hiver, quand on va ramasser des marrons et du gui dans les bois, autour de la Ville). Il fait gris, il fait plat et triste, et les hommes ont l'air, ces jours-là, de pleurer sur leur bonheur, sniff, sniff. Moi, je cours, et les aubépines me disent bonjour, bonjour le visage de David. Et je garde sur mes joues l'empreinte de leurs doigts. Pierre me regarde étrangement. « Vraiment, notre fils se blesse continuellement. » C'est tout ce qu'il trouve à dire. Je ne me blesse pas par plaisir, mais par bonjour. Oui, j'ai des cheveux blonds, longs et bouclés, un teint de poudre de riz et plein de petites taches de lutte sur le corps qui sont autant de preuves-amies. Je cours dans un sentier, je tombe, j'ai le genou gauche blessé. Le sang coule. Je suis heureux: j'ai tenu la terre de près, un instant. Dans mes bras, violemment. Puis, dans la paume de mes mains, le temps de la sentir pleine et vibrante : déchirante. La cloche sonne. C'est la récréation. Je suis le premier à quitter la classe. Je file le long des murs. Je m'offre le spectacle de la cour du Collège, encore vide. Je cours. J'attrape le ciel. Je bondis. Je trébuche. Je tombe à plat ventre. Je me blesse le coude droit. La manche du blouson de drap bleu outremer est un peu arrachée. J'aurai un bleu. Outremer. Les mots sont des invitations au voyage.

Le chien me guette. Il s'est assis sur son derrière. Il ne quitte pas du regard les fenêtres ouvertes de ma chambre. Je me montre, puis je me cache, le temps de lire sa joie. Son amusement. Un frémissement des oreilles. Quelque chose dans la manière de relever le museau. Je me montre puis je me cache. Il est là. Il m'attend.

Je l'appelle TU. Je lui dis « Viens-tu ? » Et il vient. « Que regardes-tu ? » Et il me regarde pour m'expliquer ce qu'il vient de voir. Il a tout de suite compris. Nous faisons une fête autour des ânes impassibles. Tu s'éloigne de moi. Puis Tu revient en courant et Tu s'arrête net, à mes pieds. Et Tu me lèche les mains. Tu est mon ami. Tu.

Pierre s'est endormi. Jeanne défait les valises. Elle a ouvert la porte-fenêtre sur le balcon. Les parents ont toujours des chambres avec des balcons. Elle voit au loin David s'enfuir, courir avec un chien. Elle pense un instant aller vérifier si la chambre de l'enfant est bien rangée. Puis elle se ravise. Elle s'éduque. Elle s'impose de ne plus rien faire. David a sept ans et il est temps que le fils de Pierre se débrouille. Et elle regarde Pierre, allongé sur le dos, les mains croisées sur l'abdomen, la tête cambrée dans l'oreiller comme si une lumière l'attirait dans le sommeil. Et il est temps aussi qu'elle se débrouille avec Pierre, qu'elle ne se contente plus de le suivre et qu'elle commence à l'accompagner. Il la devance. Qu'elle le rattrape. Mais il marche à pas de géant. Et il a une manière de tendre le bras droit dès que le paysage devient grandiose, une manière de faire face, seul. Sans elle. Elle, Jeanne. Son élève, son amie, sa maîtresse, sa femme, puis la mère de son fils David. Le professeur séduit l'élève. L'élève devient l'épouse. L'enfant naît. Pierre se cache pendant la guerre avec ses nouveaux élèves physiciens dans une autre ville de province. Puis Pierre revient. David a six ans. « Nous prendrons l'an prochain nos premières vacances ensemble. Nous reviendrons la-haut. La vie est banale. Le bonheur est simple. Jeanne se défait de sa robe, une robe qui se boutonne et se déboutonne de haut en bas, par-devant, une robe qui pourrait devenir obscène dans un film qui prétendrait ne pas l'être. Une robe légère et frémissante qui tombe à terre comme un pétale. Jeanne s'allonge nue contre Pierre et Pierre la prend dans ses bras de géant. Là-haut.

Je regarde l'Hôtel. Je me demande où est la chambre de mes parents. Au second étage, une porte-fenêtre est ouverte sur un balcon. C'est là. Le vent joue avec un des deux battants de la porte. C'est étonnant que ni Jeanne ni Pierre n'apparaissent dans l'embrasure, ne calent le battant, ne referment la porte-fenêtre. Il y a tant de négations dans ce battant qui bat au vent. Ils dorment. C'est sûr, ils dorment. Ou bien, ils s'aiment. Jeanne n'est que l'édredon de Pierre. Et l'amour doit être quelque chose comme un chausson aux pommes. Encore chaud. Chaud.

Tu me regarde et me dit tu. Le regard de Tu me tutoie. Je joue avec Tu. Tu joue avec moi. Je te caresse et Tu me lèche. Tu vois, mes parents ont la chambre, là-haut, avec le balcon. Il faut les attendre.

Les mains de Pierre empoignent. Saisissent. Laissent leurs empreintes comme une lumière trop vive, droit dans les yeux. Pierre ne va pas vers Jeanne. Jeanne vient vers lui. Jeanne le rejoint, un instant. Puis, il l'abandonne de nouveau pour toutes ces autres villes de province de l'esprit auxquelles la menace d'une guerre, de toutes les sortes de guerres, donne la vocation d'obligatoires refuges. Jeanne a peur. Peur de la joie d'une robe abandonnée, d'une lumière vive, d'un soleil pur et d'un retour dans ces montagnes bordées de ravins. Pierre voit les pics. Jeanne ne voit que les ravins. Et ils s'aiment quand même.

Et ils s'aiment, tu sais ? Evidemment, tu ne comprends pas. Et tu trouves drôle que je me moque de toi. Sois sérieux. Sérieux! Voilà. Non non, ne me donne pas la patte. Ce n'est pas la peine. Un jour, je dessinerai un bonbon acidulé. Pas le bonbon : l'acidulé. Ce qui en principe ne se dessine pas. Le goût dans la bouche. Un goût qui se répand dans la tête et dans le corps. Une sorte d'amertume qui vous envahit. On suce et, bientôt, on se sent bonbon acidulé soi-même. Tout acidulé de haut en bas, jusqu'au bout des doigts de pieds. On se sent alors enrobé de papier qui craque et qui crisse chaque fois que l'on s'adresse à vous, que l'on s'occupe de vous. Que l'on vous tend la main, par exemple. « Mais il a les yeux bleus. » Tout prend l'allure de reproches, tout devient moquerie, agression : laissez-moi seul dans ces cas-là. Un jour, je dessinerai un bonbon acidulé. Pas le bonbon: moi. Un moi tout seul, tout nu (enfin, jambes nues), allongé dans un pré, là-haut (là-haut, le rendez-vous de mes parents) avec le ciel pour miroir et le soleil pour m'inviter à jouer. Mais dans les cas acidulés je ne joue pas. Ne me touchez pas : je craque et je crisse. Ne vous approchez pas de moi. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu? Réponds-moi !

C'est facile de faire du facile, du joli et du bonbon. Au Collège, je suis toujours dernier en dessin. Je n'imite pas. Je dépasse. Je fais comme papa. Je mets ses bottes de quatre lieues et les montagnes ne sont qu'un petit jardin où je pose tout juste, précautionneusement. les pieds. J'aime. Le battant de la fenêtre, c'est un mur qui bat. Pierre caresse le corps qu'il aime, le corps de cette femme qui ferme les yeux en se faisant aimer. Les couvertures sont tombées à terre. Le cratère du lit s'est ouvert comme une étrange fleur blanche et froissée. Bang, fait le battant, bang. Et le vent n'ose plus s'arrêter de jouer de peur de se faire surprendre. Le vent, ce voyeur. David murmure: « Si j'étais le vent, ah si j'étais le vent. » Le chien le regarde. Le clocher du village carillonne une heure, un fracas de dinggs et de donggs cristallins qui se font écho dans le cirque de monts et de pics. C'est malin de faire des dinggs et des donggs. « Un jour, je serai le vent. Et je prendrai ma revanche. » Ce dernier mot n'a pas l'air de plaire au chien. Comprend-il donc le langage des humains? « Un jour, je serai le vent, j'y arriverai, et je verrai, je verrai tout ce qu'il faut voir pour comprendre. » Drôle d'histoire. Cul-de-sac. « Un jour, je dessinerai un battant de porte-fenêtre et je me cacherai derrière mon dessin. Viens. » Et Tu me suit.

David s'éloigne. Il grimpe. Il tape du pied à chaque pas, du bout des galoches de cuir fin. Dans l'herbe fine. Une odeur vibrante monte des prés et l'invite à monter plus haut, toujours plus haut, sans regarder derrière lui le village, l'hôtel, le clocher. Les mains dans les poches, il hausse les épaules. Il tire la langue. « Vraiment, si c'est ça, les vacances. » Tu le devance et le guide. Voici l'orée d'un bois, un sous-bois, des fraises sauvages près d'un sapin déraciné. Un serpent qui se cache entre deux rochers. David a peur. Il pousse un cri. Il ne cueillera pas les fraises : les fraises sauvages sont toujours gardées à vue par des serpents sauvages. David reste debout, les mains plantées dans les poches, poings serrés. Tu aboie. Tu veut jouer. Ce n'est pas le moment. Il faut comprendre ces choses-là quand on veut gagner une amitié. Comprendre. Gagner. Amitié.

Lorsque Jeanne pense aux premiers jours de son amour pour Pierre, elle voit des marronniers. Des jardins de banlieue. Une université toute neuve et déjà grise. Un blockhaus des années 35 avec des fenêtres comme des yeux crevés dans du béton. Un jeune homme en blouse blanche. Un jeune professeur au regard noir et aux cheveux fous. Ce qu'elle remarque en premier : les lèvres, charnues et pincées. Une manière volontaire de saisir chaque mot. Une manière presque sensuelle de violer chacune de ses propres pensées. Le physicien se croit poète. Il est poète, géographe, géologue : la blouse blanche fait de lui un chirurgien de la nature. Seul l'obstacle l'attire, le relief ou la profondeur, l'escalade ou la plongée. « La surface est un mensonge », avoue-t-il le premier jour à ses étudiants. Tout à l'heure, après le premier cours, Jeanne parlera à son professeur. Ils marcheront le long d'un boulevard triste avec des marronniers aux feuilles jaunies, un parterre de feuilles mortes que le sol ternit, et des bancs pour s'asseoir, pour s'embrasser. A bas les histoires méandreuses, les flirts interminables, minables simulacres, gestuelle d'un amour fou qui existe quelques secondes. C'est ainsi que Jeanne ressent ces premiers baisers, pas volés, donnés, échangés, parfaits. L'amour fou n'est qu'une invention de romans séniles. C'était en 38, tout simplement. Le premier jour. Comme si Pierre avait toujours attendu Jeanne et Jeanne, élue, eut l'impression d'emblée d'avoir toujours été la compagne de cet homme-enfant, de cet enfant-homme aux larges mains faites pour soulever d'un seul coup la Terre entière, ronde et mystérieuse, stratifiée de bonheurs, crevassée, tailladée de fiertés, perpétuellement inachevée, vivante. « La terre vit, il suffit de l'écouter. De l'observer. » Certains étudiants rigolent dans leur coin. Ils ne joueront pas le jeu. Ils ont passé leur bac. Ils ont donc tout acquis. Tout. Ils savent tout. La Terre s'est arrêtée de tourner, en eux. Ils vont faire une Carrière. Quelle vanité ! Pierre caresse les cheveux de Jeanne. Il lui dit des choses bêtes comme il est bon parfois d'en dire. Des « Tu es belle », des « Je t'attendais ». Jeanne ne répond pas. Elle regarde fixement les lèvres de son compagnon. Une feuille morte se pose sur l'épaule de Pierre. Jeanne la saisit sans rien dire. Pierre embrasse Jeanne.

L'arbre déraciné s'est couché en amont. Il indique le chemin des alpages et des neiges. En se couchant au sol, il a eu la simplicité de ne pas s'abandonner à la pente et à la chute. David comprend confusément qu'il y a là une invitation à la découverte, à la curiosité. « Ce qui distingue un être humain d'un animal, c'est la curiosité », avait expliqué Pierre un jour. « L'être humain se tient debout. Il veut voir loin. Il veut voir mieux. Sa curiosité est tout à la fois une défense et un risque. Une défense car il voit plus vite son ennemi. Un risque car il s'offre l'inconnu. » David voudrait bien savoir ce qu'est « l'inconnu ». Mais il n'a pas le droit de poser de question. Il prend Tu par les pattes avant. « Tiens-toi debout, comme ça, fais comme moi. » Le chien mordille les mains de David. Puis il les lèche. David lâche prise. « C'est dommage, nous aurions fait deux vrais compagnons. » Silence. « Comme eux. » Silence. « En bas. »

Deux corps entrelacés. Deux mains d'homme, à plat, sur les draps froissés. « Où est David » « Je l'ai vu courir vers le Bois avec un chien. » C'est tout. Une planète s'est détachée d'une planète. Un satellite autour d'un couple. Il s'est détaché. Il gravite. C'est tout. L'un observe l'autre et il y a dans cette mutualité un amour vrai. Présent. Je ne l'oublierai pas.

Qui parle ? Quand ? Et comment ? Les histoires vraies ont toujours le masque de l'idéal. La simplicité cache trop souvent des vanités. Allons donc ! L'amour serait quelque chose de minéral, un choix de plis hercyniens, de moraines frontales et de grands fonds marins. Loin des villes et des blockhaus aux yeux crevés. Jeanne a conservé la feuille, seul et unique fétiche de cet amour, de cette association assumée et inégale, avec un mâle et une femelle, un être dominateur et une personne dominée, appartenue, qui consent au mariage et aux désirs, désordre d'inégalités, retard qu'on ne rattrape jamais, l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, paradoxe de la vie, étonnant avant-propos qui devient sans cesse l'avant-propos d'un avant-propos comme si toute chose, au lieu de s'achever, ne faisait en fait que remonter le temps, aspirer à la genèse. La rencontre. Un banc. Une banlieue. Un jour. Une feuille qui tombe sur l'épaule d'un homme. Une main de femme qui saisit la feuille. Deux visages qui s'offrent la douceur insolente d'un baiser. Des cheveux bruns qui se caressent. Deux grandes mains d'homme qui couvrent, recouvrent et font disparaître dans leur architecture de traits, de lignes et de surfaces lisses deux mains de femme jointes pour mieux pénétrer cet autre sexe. Il y a parfois dans les rencontres de deux êtres d'étranges escalades : la vie ne s'enroule plus mais se déroule vers un merveilleux début. Le contraire d'un roman. L'envers.

David tire un canif de la poche de son blouson bleu. Un canif suisse, à treize lames, avec une croix dessus et des initiales. P.J.D. Pierre, Jeanne et David. Un cadeau offert à un enfant par ses parents, au passage de la frontière. Premières vacances. Libération. « Ce n'est pas une arme, mais un outil. » David fait le tour du parterre de fraisiers. Le serpent a disparu. Le chien s'est allongé dans l'herbe, le long du tronc déraciné, à l'ombre. Il s'est allongé, mais il ne quitte pas son maître du regard. David sculpte dans l'écorce une porte à deux battants, une porte ouverte sur des couches de bois tendre. Il se gratte le genou gauche (c'est toujours le genou gauche et le coude droit): un taon l'a piqué. Un taon saoulé d'effluves d'herbes fraîchement coupées. Un taon qui ne savait plus ce qu'il faisait. C'est évident. Il ne faut pas lui en vouloir.

Un arbre mort ne saigne pas. Un arbre mort vit entre les doigts d'un enfant seul. A cheval sur le tronc gigantesque, David regarde les cimes. La tête lui tourne un peu. Vertige délicieux, prélude à un autre rêve. Le soleil perd de son ardeur. L'ombre se fait plus fraîche. Le vent parle de manière plus cassante et rigoureuse. Le chien se lève et se secoue, sac à puces. Chien de berger. Il faut rentrer. En passant, David vole une fraise sauvage, une fraise empoisonnée, piquée par le serpent. David ne la croque pas. Il l'écrase sur ses lèvres. C'est une fraise amère et parfumée, un autre goût d'acidulé qu'il faudra dessiner.

« Voilà David. » L'enfant dévale la pente. Le chien aboie, tournoie autour de lui. Et David lève les bras, comme s'il allait s'envoler. « Regarde-le. » Jeanne est nue. Pierre se tient derrière elle. Jeanne d'un pied retient le battant de la porte-fenêtre. Le monde entier retient sa respiration. On n'entend plus aucun mur battre : David fait des galipettes dans l'herbe comme s'il essayait d'enrouler autour de lui le drap d'herbe de la montagne. Le clocher carillonne encore une autre heure. Comme le temps passe et se fait écho, d'une prairie à l'autre, en surplomb au-dessus du village, vagues de son s'arrêtant net à l'orée des bois, col roulé des montagnes qui s'habillent de

lumière glacée. Le soleil a disparu du côté de la France, là-bas, très loin. David roule sur la terre. Et la terre est tenace et dure. Et la terre le meurtrit. Et Tu, le chien Tu, trouve ça très drôle. L'Hôtel, l'herbe, le ciel, l'Hôtel, l'herbe, le ciel, et ainsi de suite jusqu'au prochain sentier, jusqu'au prochain muret de pierre. On se remet sur les deux pattes arrière (curieux ! curieux !), on est pris de vertiges, on voit le village, les chalets, l'Hôtel, deux, trois lumières aux fenêtres, déjà, très vite. On se sent très désagréablement habillé de brindilles. On garde sur les lèvres le goût d'un fruit sauvage. Et puis on recommence, un peu plus bas. On se donne à la pente. On se donne.

Ce soir, en s'endormant, David enjambra le tronc déraciné, fera le projet d'un nouveau voyage vers des livres d'images: l'Europe en 1 000 photos, la Chaussée des Géants, les Fjords du Grand Nord, le Stromboli et les Jardins de Gascogne. Autant d'obstacles aux vertus rampantes, aux sagesses ennuyeuses. Autant de preuves de joie. Je suis curieux. Je suis debout. Et l'arbre déraciné, véhicule de mes rêves, supplantera le lit-avion, cet autre vaisseau du ciel. Et l'arbre déraciné sera un prolongement de mon corps, tatoué d'une porte à deux battants qui battent sourdement. Tout ce qui vit me rend jaloux. Tout ce qui me rend jaloux me fait vivre. J'ai sept ans. Sept. Et oui, mais oui, le monde entier m'appartient. Je suis le fils de Pierre. Et le rôle de Jeanne, c'est d'avoir la peau douce. Et elle croit qu'elle a le grand rôle.

« Entre. » Le chien reste devant la porte de l'Hôtel. . « Viens. » Le chien s'est assis près du parasol qui a replié ses ailes pour la nuit. « Viens vite. » Le chien ne bronche pas. David se retourne : Madame Plemeure, assise derrière son bureau, sous le tableau des clés de l'Hôtel, observe le petit Français. David s'assied sur une chaise, près du vestiaire-araignée, tout près de la porte qu'il vient de refermer. Et il regarde à travers la vitre son ami qui le regarde. Madame Plemeure sourit. David hausse les épaules, croise les mains sur ses genoux, fait le dos rond et baisse les yeux. Quelle idiote, cette bonne femme. Tout se passait très bien. De temps en temps, David jette un regard oblique, un regard caché. L'ami ne quitte pas son poste. Une porte les sépare.

« Où Tu va-t-il dormir ? » « Pardon ? » « Où va-t- il dormir ? » « Qui ? » « Le chien, c'est mon ami. » « Ne pose pas de questions. » La salle à manger est vide. On nous a donné la table près de la porte de l'entrée de l'Hôtel. Une lampe poussiéreuse éclaire faiblement notre coin. Abat-jour : papillon mort. « A quoi penses-tu ? » demande Jeanne. « Je ne pose pas de questions, alors je ne dirai pas ce à quoi je pense ! » Pierre sourit. Pierre est à côté de moi. Jeanne fait face à Pierre. En face de moi, j'ai un couvert vide, une chaise vide. Joseph X ? Elie ? Il y a même sur l'assiette une serviette en forme de bonnet d'âne. Pauvres ânes. Et où vont-ils dormir, les ânes ? Avec la voiture, dans la vallée ? Jeanne n'a pas changé de robe. Le dernier bouton, en haut, tout près de sa gorge, est déboutonné. Quelle légèreté. Quelle élégance. Suis-je donc rentré trop tôt ? Pourtant, au moment même où j'ai refermé la porte, la nuit est tombée d'un coup d'un seul, comme un grand drap noir qu'on aurait jeté sur l'Hôtel. De mon ami Tu je ne distinguais plus que le regard, deux petites lueurs dans la nuit. Se changerait-il en loup, la nuit, pour me défendre? Ce chien de bergers. Mais où sont les bergers ? Ce chien au poil poivre et fou. Ce petit fou. Je me caresse la main gauche : il m'a mordu en jouant. « David, il faut terminer ce potage. » Les cuillères font un drôle de bruit clair et dur, un bruit comme je ne les aime pas. Et les sourires que Pierre et Jeanne s'échangent en se regardant après m'avoir regardé, je ne les aime pas non plus. Pour qui me prennent-ils ? Et que veut dire ce couvert vide, en face de moi. C'est une provocation. Je ne baisserai pas les yeux. Je ne ferai pas semblant de penser à autre chose. Je regarderai droit, devant moi. Et je me tiendrai droit, tout droit, comme une grande personne qui n'a rien à dire, qui est

polie. Qui n'a absolument rien à dire. Rien du tout. Mais je ne tiens pas très longtemps mon sérieux. Je regarde mes parents, et tous trois, nous pouffons de rire. Pierre met son bras gauche autour de mon épaule et me serre contre lui. Ma serviette tombe par terre. Jeanne met les mains jointes sur son visage. Je crois qu'elle pleure en riant. La guerre est finie. La guerre ?

Madame Plemeure n'est pas contente. Elle croit que nous nous moquons du repas. Elle se tient toute roide, menaçante, en bout de table. Pierre se charge de lui dire des choses gentilles. Jeanne et elle échangent des souvenirs d'une grande banalité : l'été 39, il faisait beau « cet été-là ». Moi, je regarde le couvert vide, en face de moi. J'attends que la gardienne de Zoo s'en aille, cette concierge de conte de fées. Cette grosse qui n'aime pas les chiens. Elle part. Pierre me reprend dans ses bras. Jeanne me tend sa main droite que je baise. Une main qui a une odeur de main, peau douce, une main qui n'est pas parfumée. Une main qui sent la main. Ma maman ne se parfume pas. Mon théâtre d'enfant est grandiose. Pierre et Jeanne me raccompagnent à la porte de ma chambre. « Bonsoir, Monsieur. » « Bonsoir Pierre, bonsoir Jeanne. » Je les embrasse. Comme s'ils avaient besoin de mes baisers !

Les fenêtres sont restées ouvertes. Il fait froid. Très froid. Les feuilles blanches se sont envolées et jonchent le parquet. Un crayon rouge a roulé sur le bureau, est tombé au sol. Il doit être tout cassé à l'intérieur. Je me déshabille dans l'obscurité. Je me gratte les jambes et les bras : herbe coupée. Je revois la montagne s'enrouler autour de moi. La tête me tourne. Je m'approche de la fenêtre. Tu n'est plus là. Il a donc une maison. J'espère qu'il a une maison.

La porte-fenêtre est restée ouverte. Il fait très froid. Le lit est défait. Les draps blancs jonchent le parquet. Jeanne se rend compte qu'elle a oublié de boutonner le dernier bouton de sa robe. Pierre sourit. Ils se déshabillent dans l'obscurité. Pierre prend Jeanne de dos et la serre dans ses bras. Propriétaire de tant de douceur. Juste. Le vent est tombé. Le battant ne bat plus. David glisse sous son édredon. Pierre et Jeanne s'allongent l'un contre l'autre. Et l'arbre déraciné s'envole. Avec la vipère et les fraises. Avec Tu qui a du mal à tenir sur ses pattes et qui n'aime pas trop ce voyage. David le serre contre lui pour le rassurer. Un drôle de voyage pour un chien de bergers qui en principe ne doit pas quitter sa vallée. « Regarde, regarde, ma ville, ma maison, la voiture de Pierre. Regarde Jeanne dans le jardin. Autrefois, c'était le jardin de Joseph X, mon grand-père. Il était poète. Un poète pas comme les autres. Il cherchait des langages, c'est Pierre qui me l'a dit. Et il les trouvait. Ça, je l'ai deviné. Et je n'en suis pas sûr. La seule chose certaine, c'est que mon grand-père n'a jamais rien publié, ne voulait pas publier et signait du nom de Joseph X. Regarde, regarde la pelouse, les fleurs et le tas de sable. Regarde le jardin. A la mort de Joseph X, c'est devenu le jardin de Pierre. Plus tard, ce sera mon jardin. Regarde, Jeanne ramasse une tortue qui vient de passer l'hiver sous terre. Tout l'hiver, tu te rends compte. Regarde : Jeanne embrasse la tortue, comme si une tortue pouvait apprécier un tel baiser. Mais si, mais si, on me l'a dit. Les tortues savent quand on les embrasse. » Et l'arbre déraciné, élagué, l'arbre-avion devient guide de l'inconnu. Il entre brusquement dans le monde des livres feuilletés les jours de pluie. Le ciel s'obscurcit. Un orage ? « Tiens bon, ne bouge pas. » Des éclairs ? « Regarde comme tout est beau, une fraction de seconde. » Puis tout s'apaise et redevient clair, lumineux. Voici une île. Un paquebot. Avec des gens qui dorment, allongés sur des transats, des plaids de couleur sur les jambes. C'est la terrasse de l'Hôtel. Nous sommes de retour. Le voyage fut vraiment très court. Cet arbre déraciné est vite fatigué. « Des deux vies, laquelle préfères-tu, celle du jour ou celle de la nuit ? »

Une voix derrière la porte de ma chambre. « Lève-toi vite, nous t'attendons. » Je saute du lit. Tout nu. J'ai perdu mon pyjama en dormant. Ou bien ai-je oublié de le mettre. Je rougis. Au fond du lit, je le retrouve tout fripé, comme une torche. Je le secoue, je le plie. Je ramasse les feuilles blanches, je les remets en pile. Je ferme les fenêtres et je fais la toilette du chat, celle que je préfère. Je me brosse les dents et je me débarbouille. C'est tout. Un peu d'eau froide sur le bout du nez.

Que c'est beau la vie, le matin. Les vêtements sont frais. Tout a l'air propre, nettoyé, purifié. Des lambeaux de brumes s'accrochent aux pics. Le soleil va se lever. Le village et le cirque de prairies et de bois couronnant les prairies, pour une nuit, sont devenus glaciers d'obscurité. Que c'est beau la vie, les bises du matin, le couvert vide, en face de moi : quelqu'un va venir. Nous attendons quelqu'un. Je ne poserai pas de questions. Madame Plemeure n'a pas l'air très contente. « Toujourrrs matinal », dit-elle avec un sourire crispé. Mon père se contente de répondre que « la journée sera belle ». Madame Plemeure a une manière de rouler les rrrr qui ne me plaît pas. Et puis, peu importe, je décide une fois pour toutes que je n'aimerai pas Madame Plemeure. Cette grosse qui parle mal. Et qui dit des choses incompréhensibles à la serveuse. Chrewayne, ziwerts, aztrouk, boum. Quel langage.

J'ai des chaussures de montagne. De grosses chaussures à clous. Et de grosses chaussettes. Pierre dit que nous allons marcher toute la journée. Culotte courte, chemise blanche : Jeanne noue mon blouson autour de ma taille et m'aide à endosser le ruck-sack. Pierre, en plus grand, porte la même tenue que moi. C'est la première fois que je le vois en culottes courtes. Il a l'air ridicule. Mais je ne le dis pas. Dans mon ruck-sack, je transporte le repas. Dans son ruck-sack, il transporte les vêtements de pluie, les appareils photo et toute une pharmacie dans une boîte grise avec une croix rouge, dessus, le tout tenu par un élastique très large (je voudrais tant avoir un élastique comme ça pour mes crayons). « Allons. » J'ai froid. Mais Jeanne me dit que très vite le soleil nous rejoindra. Nous traversons le village. Les gens ont l'air étonnés de nous voir passer si tôt. Sur la place de l'église, près de la fontaine, Tu m'attend. Je savais bien qu'il m'attendait quelque part. Je savais bien qu'il viendrait avec nous. Il me lèche les mains, me fait la fête. Pour moi. Pour moi tout seul. Pierre et Jeanne, pour Tu, n'existent pas. Je pense même que Pierre lui fait peur. Pierre est à gauche, Tu reste à droite et inversement. Et puis mes parents ne me posent pas de question au sujet du chien. C'est normal : j'ai des parents intelligents. L'intelligence est irritante. Et trop d'intelligence, c'est trop. Mais c'est vrai. Que c'est beau la vie, le matin, quand tout est vrai, vraiment vrai. La fraîcheur de l'air, le ciel bleu qui devient de plus en plus bleu, et la frange du soleil levant qui petit à petit descend vers nous. Le cirque de montagnes se vide de la nuit et se remplit de lumière. Ce bain dans lequel nous allons nous plonger vers le haut... Pierre nous devance déjà : Jeanne sourit.

Le chemin devient sentier. Puis le sentier s'efface. Il ne faut pas parler. La montagne est maintenant nue, au soleil. J'ai chaud. Jeanne me fait signe de ne rien dire. Je dois garder le blouson autour de ma taille. Et de pas en pas, je me rends compte que ce poids et cette gêne, à hauteur de mes coudes, me donnent de l'équilibre, une assurance qui me guide. J'entends bientôt mon cœur battre comme un tambour, vivement, sèchement. Et d'en haut, près de la forêt, nous entendons de plus en plus clairement le fracas du torrent qui cisaille la moraine et tombe à pic dans la vallée, chute vertigineuse que les touristes viennent photographier de la ville, en bas. Les touristes. En bas. C'est du moins ce que Pierre avait dit, hier, avec un certain mépris, au moment où nous choissions nos ânes. Il pleuvait. Nous ne pouvions rien voir. Rien entendre. Des brumes de pluie donnaient à la vallée l'allure d'un intérieur de pantoufle. Les pantoufles fourrées du

Docteur Suisse. Les brumes du matin ont laissé leur empreinte. Une fraîcheur. Et une odeur. Une odeur forte de granit, de sapins et de glaces. Une odeur tranchante qui vous monte la tête et vous gifle. Le soleil brille. La fraîcheur livre un dernier combat. L'odeur de jour nouveau se fait de plus en plus pesante, puis très vite franchement sèche. Nous entrons dans le bois. Pierre fait signe : nous nous arrêtons.

Il se défait de son ruck-sack, je me défais du mien. Il dénoue son blouson, je dénoue le mien. J'ai peur de faire ce qui ne se fait pas. Tu tire la langue. Il me regarde : il lève les yeux. Pour lui, je suis très grand.

Ce matin-là, j'écoute mon premier silence. Un silence immense. Je me sens suspendu entre terre et ciel, à guetter de l'oreille cet enchevêtrement de sons fluides, de glissements d'eaux glacées et de vents froids, dernières écharpes de la nuit, premiers murmures d'un matin clair. Je me suis assis dans l'herbe devant Pierre, Jeanne et mon ami. Je suis seul, face au paysage aérien. A peine sorti d'un rêve, en voici un autre étrange, complet, continu. Le village des Fées et l'Hôtel des Fous semblent posés, en bas, dans les prés, comme des jouets d'enfant. Cela ne me concerne plus. Cela ne m'intéresse plus. Je n'ai d'ailleurs jamais eu de jouets. J'ai toujours dessiné. Dessiné. Et ce que je vois maintenant est indessinable. Ce que je ressens est à la fois gigantesque et profond. Le silence a une manière très douce de couler en moi jusqu'au bout des doigts, de tourmoyer, de tourbillonner en moi, puis de resurgir. Je me sens effacé, envahi, emporté. Je vole. J'écoute. La montagne vit. La montagne fait sa grande toilette du matin. Une toilette d'eaux pures et d'eaux vraies. Une toilette de vents purs et de vents vrais pour lisser l'architecture de ses forêts, les rondeurs de ses alpages et de ses neiges, le chaos de ses pics et de ses glaciers, doigts tendus vers le ciel. La nature fait donc ce que je n'ai pas le droit de faire. La montagne vit et je vis le silence de la montagne. Elle me parle. C'est son langage. Pierre et Jeanne viennent de m'offrir le premier matin de ma vie. C'est banal, n'est-ce pas ? Le premier silence que l'on prend dans ses bras. Et jamais, jamais je ne vivrai d'instant plus fort et plus entier. La fierté de mes parents est une condamnation. Je suis devant eux. Coupé d'eux. Même le chien a compris que j'étais perdu.

Oui, je dessinerai le Cirque de Saas Fee avec des clowns. Vraiment. Il ne manquait plus que des clowns pour déparer ce qui se pare de vérité. Comment cette pensée peut-elle m'effleurer ? La fausse gaieté m'ennuie à pleurer. Je suis un instant distrait par ce projet fantasque. Je n'arrive plus à écouter ce qui me pénètre de part en part. Je me concentre. Je ferme les yeux. La tête me tourne à l'idée de cet inconnu de pentes et de précipices qui m'entoure. Je me concentre de nouveau et j'entends le matin qui frémit, la montagne qui jaillit et respire de tous côtés, le soleil qui caresse mes bras nus, mes jambes nues. Tu s'approche de moi. Sans doute a-t-il eu peur de me voir fermer les yeux. Je le sens contre moi. Il pose la tête sur mes genoux. Il a peur que je l'abandonne. Comme ça. Rien qu'en fermant les yeux. « David ! » Nous repartons.

Dans les bois, il y a des serpents, d'autres serpents, dans les éboulis de rochers, sous les plans de myrtilles, et près des points d'eau. Des serpents qui piquent, qui piquent et qui tuent. Comme des crayons pointus. Pierre aurait-il le temps d'ouvrir la boîte de secours et de me faire une piqûre de sérum ? Je ne suis pas sûr. Cette fois, je suis content : il ouvre le chemin. Il écarte la mort. Il court un danger, pour nous. Un étrange silence chemine avec nous, un silence plus sourd, et plus sombre. Nous nous sentons, Jeanne et moi, menacés à chaque pas. « Et attention aux vipèrrres », avait dit Madame Plemeure de derrière son bureau, en nous voyant partir. « Nous n'avons eu personne ici, depuis cinq ans. Elles en ont prrrrofité pour procrrrrer. » Pierre avait souri. Mais

maintenant, il se tait, lui aussi. Il fait attention, lui aussi. Je vois ses jambes nues, ses mollets nus, de dos. Une peau imberbe, des muscles qui se tendent à chaque pas, des veines qui se gonflent et qui soulignent d'un trait le galbe de ses jambes. J'imagine un serpent s'enroulant autour de ces arbres jeunes, cette forêt en marche dans la forêt : mon père. Et le silence que nous écoutons et partageons est devenu domestique et civilisé. Un silence fait de peur stupide. Nous traversons des buissons de fougères. Le sentier est à peine déchiffrable. De temps en temps, une pancarte délavée par le temps, clouée à un sapin, nous indique le chemin du Refuge du Lac Bleu. Je compte mes pas. Si au bout de mille pas nous n'avons pas quitté la forêt, je suis perdu. Je tomberai. Une vipère me piquera. Et tout se terminera. Je regarde Jeanne. Je suis sûr qu'elle compte, elle aussi. Elle me tend la main. Nous marchons côte à côte. Tu nous devance, puis revient. Il fait deux fois, quatre fois le chemin. Il est heureux. Il ne se rend pas compte. Mais c'est un chien, et un chien ne craint rien.

L'hiver dernier, dans les bois de Vastance, à l'ouverture de la chasse, je fermais les yeux à chaque coup de feu. Les chasseurs disaient aussi que toutes ces bêtes « avaient procréé pendant la guerre ». La guerre ? N'étais-je pas né, moi aussi, pendant la guerre ? Au début, au tout début ? Pierre avouait chasser par obligation. Mais il chassait, et il tirait. Et il tuait. Je ne comprenais plus rien. Je m'étais fait une amie, Vestale, la chienne de chasse d'un gros monsieur rougeaud qui mâchait des cigares en marmonnant des mots qui faisaient rire tout le monde, et que je ne comprenais pas. Vestale venait d'avoir des enfants, sept enfants d'un seul coup. « Et ils sont tous beaux, vous les verriez, tous des ogres. » Je regardais le ventre de mon amie et toutes ces tétines comme un collier qu'elle se serait collé au ventre. Brusquement, attirée par le lait de la chienne, une vipère mord Vestale. Et Vestale meurt. De la bave sort de sa gueule, vite, très vite. Le monsieur crache son cigare. Achève la bête. Un autre silence s'installe. Tragique. Comme je ne les aime pas. Un silence d'hommes, fait de reproches et d'impuissances. Un silence entaché de mauvaise conscience. Mord et mort. Etrange coïncidence.

« A quoi penses-tu, David ? » Je serre très fort la main de Jeanne. « C'est ça, tiens-moi bien la main. » Pierre s'est retourné. D'un regard, il nous reproche d'avoir parlé. Très loin devant nous, Tu nous montre le chemin. « Allons, dépêchez-vous ! » Cinq cent soixante-dix-sept pas : la forêt s'éclaircit. Le silence s'élargit et s'anime. Les arbres nous couvrent de moins en moins. Nous quittons le repaire des vipères, ces brigands qui piquent et qui tuent. Petit h petit, la main de Jeanne se fait plus lâche. Je reprends ma place devant ma mère. Le soleil nous fait une fête. Voici les grands alpages et la montagne éblouissante. Vue de près.

Cette fois, nous sommes isolés. La forêt, derrière nous, fait frontière aux prairies, au village et à la vallée. Nous devons faire face, seuls. J'ai soif, mais je sais qu'il ne faut pas boire. Nous ne boirons qu'en haut, au bord du Lac. Sinon, nous aurions les jambes coupées. Coupées. Quelle idée. La connaissance et l'expérience de Pierre nous réservent bien des cruautés. Nous faisons une pause, une petite pause, sans nous défaire de nos ruck-sacks, assis en rond, autour du chien qui nous accueille chez lui. De temps en temps, il lève la gueule, hume l'air vif en fermant les yeux. Pierre et Jeanne sourient. Moi, je suis fier. Je reçois mes parents chez mon ami.

Chez eux, c'est « là-haut ». Chez nous, c'est encore plus haut. En bas, c'est sale et il pleut. Et la voiture se demande pourquoi on l'a laissée seule. Elle se demande, ce dragon, si nous l'avons oubliée. Et les sièges de cuir se rident et se lassent de n'entendre que le tic-tac de la montre du

tableau de bord qui n'en finit pas de faire le moulin à vent avec sa grande et sa petite aiguille, lentement, lentement.

Je suis fou de moi-même et c'est la dernière chose qui me reste à faire. Déjà. L'amour des autres est une question qu'il ne faut pas poser, un « à quoi penses-tu » qu'il ne faut pas prononcer. L'amour des autres est un château. Sans pont-levis, avec un fossé regorgeant de crocodiles affamés et de grenouilles qui coassent. Drôle de musique amère et sombre. Je dessinerai un château. Oh, puis non. Encore! J'en ai dessiné des milliers. Et je n'ai jamais bâti avec mes crayons pointus (ces autres canifs) sur les feuilles blanches (écorce des écorces) le château que j'aurais voulu détruire, puisque personne ne m'y laisse entrer. Je suis fou de moi-même. Moi David-le-malingre. David-les-bleus-partout, David aux genoux qui saignent, au nez qui saigne. David qui tire la langue pour lécher le sang qui coule: c'est chaud, c'est doux, c'est sirupeux, épais et sans goût. Ça pourrait durer longtemps. Jeanne me regarde. Elle se demande à quoi je pense. Il n'y a pas de fierté dans son regard. Ni d'inquiétude. C'est juste, tout juste le regard d'un dialogue interrompu. Un faux dialogue. Un dialogue parlé. C'est dur d'apprendre à vivre dans ces conditions-là. Pierre nettoie les objectifs de son appareil photo. Quelle idée de nous photographier, nous, maintenant. Nous, sa propriété privée avec un grand mur médian et moi, de l'autre côté du mur, dans ce jardin pour moi tout seul où il faut en principe apprendre à tout faire. Pierre va-t-il voler le regard que Jeanne m'adresse et que je supporte ? Même le chien trouve ça indécent. C'est évident. Clic clac, ça y est. Pas même un instant de mise en scène. Un mot. Un signe. Une invitation au sourire. Rien. Au dernier moment, j'ai tiré la langue, très vite, nettement. Je tire toujours la langue sur toutes les photos. Je n'aime pas les photos. Quand on est courageux, on dessine. Pierre ne comprendra jamais des choses aussi élémentaires. Jamais. Il a encore beaucoup de choses à apprendre. Comme moi. Le regard de Jeanne s'est durci. Elle s'allonge dans l'herbe, les bras le long du corps, le visage penché vers nous trois. Ses longs cheveux bruns, dénoués, auréolent son visage. Elle sourit imperceptiblement. Elle porte une robe bleue délicatement relevée au-dessus des genoux qu'elle tient pliés, tournés vers nous trois comme le visage. Autre visage. Des genoux sans blessure, ces genoux lisses qui ne tombent jamais à terre. Ces genoux que les caresses de Pierre protègent de tout. Il a bien raison d'en profiter. « Allons ! »

J'aime ces haltes et ces nouveaux départs. Une leçon que j'apprends vite par coeur. Une leçon qui ne s'oublie pas : la vie. Toujours plus haut, la belle histoire. Un vrai chant de louveteaux. Me voilà donc embarqué pour cette étrange destination, ce port lointain dont on parle toujours dans les contes d'enfants et qui en principe n'existe pas. Et pourtant. La mort est là. C'est la balade. Chantons. Une colline en cache une autre. Un bois cache une prairie, qui cache de nouveau un obstacle. L'escalade vers le Lac Bleu que nous devons atteindre avant midi, est une suite d'efforts. Un effort en cache un autre. Un relief en cache un autre. L'herbe se fait rare. Les éboulis et les cônes de déjection vous forcent à plus d'attention à chaque pas. Et le soleil qui tout à l'heure caressait, vous met à l'épreuve d'une joie qu'il faut redécouvrir chaque fois qu'on arrive en haut. Il y a toujours un horizon plus haut. Plus aride. Pierre peine un peu. Jeanne me fait signe de l'attendre. Elle me demande même à voix basse de passer derrière elle. Tu ne comprend pas cette lenteur, cette manière que nous avons tous trois de baisser la tête, de veiller à chacun de nos pas, à chacun de nos équilibres sur cette terre que nous gagnons, sur ce rocher qui nous mutile, sur cette joie qui nous porte et nous élève. Je suis. Je suis David, fils de Pierre, le monsieur qui marche devant moi. Ma réplique en grand. J'ai le corps de Pierre et la peau de Jeanne. Je suis. Je suis David, le dernier d'une cordée sans corde. Et la vallée pourrait bien, si elle le voulait, me faire tomber vers elle en m'attrapant par le bout de la culotte.

Cinq, six fois, je crois que nous sommes arrivés. Et les années passeront. Et les murs du jardin dans lequel ils m'ont enfermé s'élèveront. Ils deviendront muraille, prison. Et il ne me restera plus qu'à rêver à ce premier jour, le silence de ce premier matin. Le soleil qu'il faut porter sur ses épaules. Midi, l'heure du plus grand poids. La balade est un combat. Cinq, six fois, je découvre la joie de l'arrivée et simultanément la joie du départ. C'est encore plus haut. Mon ami trouve ça drôle. Nous nous arrêtons un instant. Pierre regarde devant lui, toujours devant lui. Il décide le chemin. C'est notre physicien : il mesure tout. Et nous ne devons pas traîner. Nous lui tenons compagnie. Mon ami Tu remue la queue. N'oublions pas que nous sommes chez lui. Je le caresse. Chez nous.

Pierre marche les mains sur les hanches, les coudes à l'équerre. Il a déboutonné sa chemise. Ses cheveux bruns, courts et bouclés, se plaquent sur sa nuque, il transpire. Et de temps en temps, il respire très profondément. Il inspire sur deux pas, expire sur deux pas et se penche en avant puis de nouveau regarde les cimes. Mon ami aboie. Il a trouvé la première plaque de neige. Un lambeau de drap blanc accroché à la montagne. Comme si la montagne avait des épines. Il y a quelque chose de violent dans cette plaque qui a une forme de continent. Mon ami se roule dans la neige, bondit, aboie, nous invite. Nous marchons. Alors, il revient vers nous tout mouillé, il tourne autour de nous et repart comme une flèche vers son jardin de lumière. Et il bondit de nouveau et se roule de plus belle et les quatre pattes tendues il se plante dans la neige et nous observe longuement, très longuement. Nous ne comprenons rien. Il faut marcher. Pierre ne s'arrête pas. Il ne faut pas s'arrêter. Il faut aller, aller. Les années passeront, la mort mettra des robes de mariée pour tromper tout le monde, des bouts de robes déchirées s'il le faut, mais elle jouera la comédie. Et il faudra passer devant la fête triste, la fête joyeuse (quelle différence y a-t-il entre les deux ?).

Mon coeur bat tellement fort que je ne l'entends plus battre. Mes chaussures cloutées me pèsent tellement que je les trouve légères. Je marche, je grimpe sur les nuages de mes chaussettes de laine. Nous arrivons ? Non. Je n'ai pas le droit de me dire des mensonges. Je n'ai pas le droit de tuer une joie avant d'être sûr de la saisir. Mon ami est très loin derrière nous, sur sa plaque de neige. Je ne me retourne pas. Il nous rejoindra plus vite.

Jeanne se dit que David a tiré la langue au dernier moment, quand Pierre a pris la photo. Jeanne se dit que Pierre endormi ne se tourne jamais vers elle. Elle s'accroche à lui. Elle le prend par la taille. Jeanne se dit que David est un autre Pierre. Ils se refusent tous deux pour mieux se donner.

La terre a fait un immense effort sur elle-même. Et des montagnes sont sorties de la terre. Et la terre s'est habillée de lumières, et la terre s'est poignardée de sources, et les sources sont devenues nuages, et les nuages neige pour habiller les montagnes que la terre venait de s'offrir. Il n'y a rien au-dessus de la terre. Il n'y a que le centre de la terre. Un point. Un point dans l'espace. Un point, un poing, et la volonté de tous ces accidents et de tous ces murmures qui ont fait la nature d'aujourd'hui. Le spectacle de ce matin. Etrange alchimie de la beauté. Pierre porte la main à son front. Puis, il se caresse la nuque. Théorie indéfendable. Il expliquait pourtant cela à Jeanne, l'été d'avant la guerre, cet autre accident provoqué par les hommes jaloux de la terre, de sa puissance et de ses splendeurs. Pierre écarte les bras. C'est comme un fils qui tire la langue, un père qui écarte les bras devant une vallée blanche, un Lac Bleu et un refuge, volets clos : nous sommes arrivés.

Pierre prend David dans ses bras et lui dit: « C'est bien. » C'est tout. Et le visage de David colle à la peau de Pierre dans l'échancrure de la chemise, découverte d'une odeur subtilement âcre et présente. Tendresse qui a cette odeur lancinante. David entend battre le coeur de son père. Son visage tient tout entier dans les mains du géant. Jeanne s'est approchée de Pierre, se serre de dos contre celui qu'elle aime. Aime ? Et ses mains, caressant les hanches de Pierre, rejoignent et se joignent par-devant à celles de David. Le Lac Bleu est bleu.

Des instants comme ça durent quelques secondes. On se dit qu'on « ne l'oubliera jamais ». On n'y croit pas en se le disant. Et puis, les années passent, on n'oublie pas. On. On. Le ventre d'un père qui glisse comme un savon, glacier de mon visage. Les mains d'une mère qui vous entraînent dans une ronde immobile autour du totem, le père. Père et Pierre, c'est la même chose. Et le Lac Bleu n'est que le miroir opaque du ciel. Et le ciel n'est que le miroir transparent d'un bonheur qui se gagne en escaladant. Et mon coeur bat plus vite que le coeur de Pierre. Deux tambours cherchent à s'accorder. Je prendrai ma revanche. Dans la poche gauche de ma culotte courte il y a le canif dont j'userai s'il le faut, en dernier ressort, pour dessiner sur moi des plaies apparentes, les crevasses sans lesquelles il n'y a pas de reliefs, les sources sans lesquelles il n'y a pas de silences. J'ai des fourmis dans les jambes : je me dégage de leur emprise. Mon ami est revenu. Il est là. Derrière moi. Je l'invite à faire le tour du Lac, avec moi. Son Lac. Le Lac de Tu.

Mains dans les poches, cheveux au vent: je siffle. J'envoie des coups de pied dans les cailloux. Mon ami me les rapporte. Il croit que c'est un jeu. Les amis ne comprennent pas toujours très bien ce qui vous arrive. Alors, j'envoie des pierres sur les volets clos du refuge abandonné. Cela fait un drôle de bruit sec et creux. Et cela devrait inquiéter les deux autres. Mais non, ils s'embrassent. Dans mon dos. Quelle aubaine : David va faire un petit tour. David nous laisse seuls. Profitons-en. Et ils en profitent. Je crois même que Pierre s'est mis torse nu. Alors, je me mets torse nu. J'ai la chair de poule. Je cours en brandissant ma chemise blanche comme un étendard. Le Lac devient une place forte: Tu et moi l'investissons. Je pousse des cris aigus qui en écho deviennent de plus en plus purs, qui montent de plus en plus haut, le long des parois abruptes des pics granitiques, glissant d'abord par vagues sur les pentes neigeuses. Des cris, pas des mots. Des sons. Badaboum, badaboum, je suis le cheval à chaussures cloutées qui emporte le chevalier David, David-le-Solitaire, David-l'anti-louveteau.

Malheur aux jouets qui ne m'amuse pas. Malheur à ceux qui ne m'en ont pas donné sous prétexte qu'il fallait donner autre chose. ! Malheur à ceux qui ont bien fait de ne pas m'en donner. Malheur à ceux par qui le scandale n'arrive pas (j'écoute ce qu'on dit à la messe, moi, et je le retiens, et je l'apprends par coeur, et je le mets dans mes compositions françaises et je ne suis jamais premier : on voudrait toujours que j'écrive l'histoire du petit garçon riche qui jette une brioche à peine grignotée, dans le grand bassin du parc Royal, devant un petit garçon pauvre qui a faim...). Malheur ceux qui s'aiment juste ce qu'il faut, et qui vous aiment juste ce qu'il faut. Malheur, malheur : j'en ai mal au pied gauche (genou gauche, blessure) de taper dans ces cailloux. Mon ami ne va même plus les chercher. Malheur, malheur, il comprend que je parle de malheur. Il comprend aussi que mon histoire est banale, terriblement banale. Derrière le masque d'un enfant, qu'il soit celui-ci ou celui-là, il y a toujours le même Carnaval, de plus ou moins près. Moi, je suis au coeur de la fanfare, je lui donne le ton et le rythme. Je fais un pas, deux pas : les chars fleuris se mettent en branle. C'est lourd à traîner tout ça, tous ces rêves de pacotille, tous ces mensonges ; le couple qui s'embrasse là-bas est un couple de traîtres. Parlent-ils en s'embrassant ?

Echangent- ils des mots que je n'entends pas ? Leur amour est un complot dont je serai la victime. Le voilà prononcé. le mot, le grand mot. Tous les enfants sont des victimes. Victimes de tout. Victimes de tous. Abandonnés. Avec la vie qui en principe doit vous donner des leçons. Je ne veux pas de ces leçons-là. Pierre et Jeanne se parlent, je le sais. Que me reste-t-il si je n'ai que le droit d'écouter ce qu'ils disent. Cette fois, il n'y a plus de porte-fenêtre et de battant qui bat. Ils m'ont fait venir ici pour me montrer ça. La nature. C'est naturel. Le baiser d'un père à une mère, ça fait partie aussi d'une éducation saine. Présente. Nous n'irons plus au bord de la mer, les lauriers sont coupés. Attention, c'est toi qui devras être le chat. Et il te faudra courir et te percher bien haut si tu ne veux pas être attrapé. Et ça durera des années et des années. Jusqu'à ce que tu en crèves. Je m'arrête. Je me mets à genoux. Je caresse mon ami. Il me lèche le visage et les lèvres. Je ferme les yeux. Ça me chatouille. Je ris. Nous jouons ensemble. Nous faisons comme eux, là-bas, de l'autre côté du Lac Bleu.

Pour Pierre et Jeanne, l'enfant joue, c'est tout.

Il y a des dragons en carton qui se cachent dans les grottes, à la base des pics. Il y a des Malins et des gnomes qui scient des arbres dans la forêt pour nous barrer le chemin du retour. Il y a des Fées, en bas, à l'Hôtel, qui sourient en prenant le thé et des Fous, dans les cuisines, qui mettent du poison dans le thé pour empoisonner les Fées, et prendre la direction de l'Hôtel. Il y a un couvert vide qui ne veut toujours rien dire et des portes-fenêtres ouvertes sur tous les balcons avec des battants qui battent et battent et applaudissent au spectacle grandiose qui se joue en haut. Quatre personnages. Des neiges éternelles et un soleil fou qui se fout de l'action, qui se contente d'éclairer. Lampion. C'est la retraite de Midi pour un drôle d'anniversaire. Vraiment, il n'y a pas de quoi rigoler. Tu joue le rôle de l'espion. Les oiseaux font les transmissions. C'est la guerre. « David ! »

Je contourne le Lac. Je les rejoins. Le déjeuner sur les rochers commence. Pierre parle de moi. Il dit des phrases sans intérêt. Il est question d'un petit « bonhomme courageux » qui l'aurait suivi toute une matinée « sans rien dire et sans se plaindre. Bravo! » Il a dit bravo. Pierre parle rarement de moi, devant moi. Et dans ce cas extraordinaire, j'ai toujours l'impression qu'il parle d'un autre. D'un nain. D'un nabot d'une cour grotesque qui serait toujours en retard sur les modes et sur les tortures. (Il y a des prisonniers dans cette montagne, il faut les libérer. Montagne, ouvre-toi, et laisse-les passer. Il y a assez de place à l'Hôtel et on pourra leur donner à manger. Madame Plemeure fera des spaghetti pour tout le monde. Il y a des prisonniers dans cette montagne : je les entends sous le lac, taper à la paroi de verre. Je vais les voir.) « Où vas-tu ? »

« David ! »

Quand on commence à se poser des questions, à s'appeler, quand il y a des points d'interrogation et des points d'exclamation dans la conversation, rien ne va plus. J'essaie de voir le fond du Lac, et je ne vois que mon image. J'essaie d'éviter mon image, et mon image me suit. J'ai beau me pencher à droite, à gauche : je me fais toujours rempart. Quelque chose me dit qu'il y a vraiment des prisonniers et que je pourrais les sauver. Si seulement mon image pouvait s'effacer, je saurais la vérité. Je pourrais agir. Je me mets à genoux, je plonge la main droite (bleus au coude) dans l'eau glacée qui de près, de très près, devient encore plus opaque et mystérieuse. « Reviens, David ! »

Les mains dans les poches, je souris. Je me donne un air heureux pour ne pas les inquiéter. Je reviens vers eux en regardant distraitemment ces grandes dames les montagnes qui finalement ont l'air de vieilles douairières pétrifiées. Je possède un secret. Le secret d'une guerre. Une autre. Il n'y a que les guerres de surface qui aient une fin, des vainqueurs et des vaincus. Mais en dessous, il y a beaucoup de guerres. D'autres guerres. Aujourd'hui, je comprends tout. Enfin, pour être honnête, je me dis chaque jour la même chose et je ne comprends jamais deux fois la même chose. C'est tellement plus confortable.

J'aurais pu déchirer les eaux du Lac avec le canif, le bleu du Lac avec la grande lame. J'ai oublié. Je ne sais pas encore me servir de mes armes.

Pierre donne à manger à Tu. Un morceau de pain blanc, un bout de fromage. Mais cette amitié ne durera pas longtemps. Jeanne a relevé les pans de sa robe jusqu'à la taille. Je vois son slip blanc. Le même blanc que celui de ma chemise. Jeanne taille tout dans la même batiste. Une habitude de guerre. Guerre ?

Peut-être, un jour, aurai-je le courage de tout dessiner. Du blanc, ça se dessine. Du blanc aussi blanc que le slip de maman, ce mouchoir qu'elle porte sur cet endroit où il n'y a rien à voir. Et dans le ventre de la montagne, il y a d'autres prisonniers. Et dans le Lac, on ne peut rien voir.

Pierre se lève, s'approche de la porte du Refuge, regarde par le trou de la serrure, puis par les coeurs taillés au milieu de chaque volet. Lui aussi ne voit rien. S'il me parlait, je saurais peut-être qu'il cherche lui aussi des prisonniers et nous pourrions agir ensemble. Libérer ensemble. Et puis, il parle un peu toutes les langues et cela pourrait me servir. Si on m'accusait, je pourrais me défendre. Et je pourrais toujours servir d'interprète au Secrétariat du Camp de Concentration. Ce serait ma dernière chance. Il dirait « J'ai besoin de lui », et je serais sauvé avec lui. Avant d'être des vainqueurs, les vainqueurs sont des vaincus, c'est connu. L'important, c'est de ne pas se faire tuer au début. Dialogue de guerre : « Où est papa ? » « Pierre ? » « Oui, où est Pierre ? » « Il se cache. Il se cache pour toi. Pour toi et pour moi. » Silence. « Mais ne pose pas de question. » Jeanne, à cette époque-là, porte une robe bleue, toujours la même robe. Elle l'a tricotée elle-même. La laine était en écheveaux. Il fallait la mettre en pelote. Chaque soir, avant de m'endormir, nous « faisons une pelote ». Elle tendait l'écheveau entre ses deux mains, bras tendus vers moi. Et je tenais dans mes mains la balle de laine qui devenait de plus en plus grande, de plus en plus moelleuse. Cette douceur m'endormait. Je tenais dans mes mains un soleil bleu sombre qui allait devenir la robe de ma mère. Tricotée serré-serré. Une robe collante qui habillait Jeanne comme un gant. Une robe qui s'ouvrait par-devant, de haut en bas. Dix-sept boutons. Je me souviens, je les ai comptés. J'ai appris à compter sur ces boutons. Des boutons noirs, et ronds, comme des yeux de chouette, la nuit, au balcon de la chambre, de ma mère. Jeanne voudrait bien savoir ce à quoi je pense maintenant. Mais elle ne le saura jamais. Pierre, de l'autre côté du Lac, au-dessus du Lac, se frotte le visage avec de la neige. Vierge.

« Tiens, voilà un edelweiss. »

Chacun de nous a une montagne en lui. Prisonnière. Avec des beautés et des silences. Prisonniers. Et des gens, parqués dans les entrailles de la montagne, qui attendent qu'on les extermine. Prisonniers. Et des prisonniers qui chantent et qui font de la musique en attendant qu'on vienne les chercher. Merveilleux orchestre sorti tout droit de la baguette d'une fée. Il faudra bien que j'aille réveiller le piano désaccordé que j'ai entrevu dans le salon de l'Hôtel Alphubel. Même si ça

ne plaît pas à Madame Plemeure. Elle pense que je ne suis bon qu'à jouer avec les chiens vagabonds. Tu entends, Tu ? Voilà ce que Madame Plemeure pense de toi ! Chacun de nous a un refuge. comme une verrue, sur la montagne profonde et verticale de ses rêves. Un refuge ferme où l'on ne peut même pas entrer, s'asseoir, s'attabler, écouter le feu craquer dans la cheminée, boire une soupe épaisse et grasse, avec du pain dedans. Du pain blanc comme on le prépare en Suisse et en Suisse seulement. Du pain tendre. On trouve la tendresse uniquement là où on la place, la porte. Soi-même. On peut mettre de la tendresse dans n'importe quoi. Ça marche. Ça fait plaisir. Ça fait oublier le reste. Surtout l'amour des autres. Surtout lorsque l'amour des autres a l'air partagé. Quelle insolence ! Et c'est lourd, le monde entier, la Terre entière, à sept ans, quand il faut la prendre dans ses bras, d'un coup d'un seul.

« Regarde, c'est ton premier edelweiss, Pierre l'a cueilli pour toi. »

« Pour moi ? » Les prisonniers au fond du Lac me voient et je ne les vois pas. Ils nous observent par-derrrière les volets du Refuge et Pierre ne les voit pas. Qu'est-ce que c'est que ce Carnaval? Et ce bleu, tout ce bleu, et ce blanc, tout ce blanc qui se ride et se crevasse, au-dessus de nos têtes à l'endroit précis où les glaciers se jettent dans le vide.

« Regarde, on l'appelle aussi l'immortelle des neiges. »

Quelle fleur banale avec des oreilles de velours, un petit lapin gris, un champignon de poussière, une vieille dame opiniâtre, habillée de demi-deuil. On me demande d'écouter et je n'écoute plus. On me demande de regarder et je vois autre chose. Et j'entends des cris. Je ne peux rien faire. Qui pourrait faire quelque chose, là, maintenant, à ma place? Qui pourra les sauver, un jour? Oh ! tout juste vider le lac, briser le fond de verre d'un coup de pied et dégringoler dans les grottes où ils se terrent. Ils portent de grandes barbes. Les femmes ont des enfants aveugles et les animaux sont au fond, tout au fond, bien au chaud. Et ils font des petits, eux aussi, en attendant la Libération. « Qu'as-tu, David, parle. » « Je n'ai rien à dire. »

Evidemment tout ceci se passe entre moi et moi. Et je me le répète car j'ai peur de me trahir. Ma force réside et résidera toujours en ce qui m'appartient et que les autres ne voient pas. N'entendent pas. Ce que je suis hors d'eux, rejeté par eux. Ils marchent à côté de moi, devant moi avec leur paysage. Moi, j'ai le mien. C'est mon théâtre ambulante. Mon cirque.

Pierre et Jeanne pensent que David est impressionné par la fleur. Ils avaient dit, dans la voiture, au passage de la frontière, des choses plates et souriantes : « Nous entrons dans le pays des edelweiss », « C'est la fleur qui pousse le plus près du ciel », « C'est une fleur qui est toujours en fleur ».

C'est une fleur qui est toujours en manteau de fourrure. Et puis pourquoi l'avoir cueillie? Qu'est-ce que je vais en faire maintenant? Je n'en ai pas besoin. Une fleur coupée, dans la paume de mes mains jointes, une fleur bête, coupée, quelle cruauté.

« Allons ! » Jeanne reboutonne sa robe, attache son anorak autour de la taille. Pierre remet sa chemise, empoigne le ruck-sack. « Allons ! » Nous sommes arrivés il y a un jour, à la même heure. La boucle est bouclée. Je sais désormais ce que dure un jour, ici, en haut, avec eux. Les amoureux. Et mon ami, la queue basse, nous montre le chemin du retour. Adieu le Lac Bleu. Je

préfère ne plus penser à tous ceux que nous laissons là-haut. On passe. On bouffe. On admire une fleur admirable de courage. Et on s'en va. Le coeur léger. Apparemment. Le papa a embrassé la maman. Le chien a mendié et s'est roulé dans la neige. Je tape du pied. Je tape tellement fort que ça me fait mal aux dents. Le monde a l'air beau, mais il est vraiment mal fait. Le monde est une prison. Pierre fait de grands pas. J'ai du mal à le suivre. Je me fais glisser dans les éboulis. Je cours, je m'envole. Jeanne a du mal à nous suivre. Ça n'amuse même pas mon ami : la journée est finie. Le soleil descend, lui aussi. C'est à celui qui ira le plus vite. Nous traversons la forêt sans regarder où nous mettons les pieds. D'ailleurs, nous faisons de grandes enjambées. Et les serpents se couchent tôt, c'est connu. Alors, pas de danger. Au surgir du bois, nous ne trouvons rien, plus rien qu'une immense plaine de nuages. « Eh bien, dit Pierre en souriant, nous sommes perdus. » Silence. « Dépêchons-nous, nous avons trop rêvé, là-haut. » Voici une pancarte, le chemin profond, le long sentier à flanc de prés : je reconnais cette source qui chantait ce matin et qui ne parle plus ce soir. Jeanne s'est rapprochée de moi. Elle est essoufflée. Elle a enfilé son anorak sans s'arrêter. Elle a trébuché. Je l'ai rattrapée par le coude. « Merci, tu es mon petit bâton. » Et plusieurs pas plus loin, elle murmure : « Si je ne t'avais pas ... »

Raisonnons. Si Jeanne ne m'avait pas : c'est stupide puisqu'elle m'a ! Et si elle ne m'avait pas ? Ne pense pas, David. Marche !

Nous avons laissé le soleil au-dessus des nuages. Tu ne fait plus de va-et-vient : il va, c'est tout, devant nous, très loin devant nous. Et les brumes montent et nous enveloppent. Je sens sur mes lèvres une étrange fraîcheur, une buée, un voile d'eau. Des gouttelettes sur mon front. J'ai chaud. Ces nuages ne sont que le gros édreon de la vallée. Je suis déjà dans mon lit. Les rêves m'attendent. Une autre journée va commencer. Il va falloir comploter avec l'arbre déraciné pour sauver les prisonniers. Madame Plemeure commençait à s'inquiéter. La nuit tombe net au moment où je ferme la porte de l'Hôtel. Ça devient une habitude. Mon ami s'est assis à côté de son parasol, oiseau de nuit. Et moi, je ne me retourne pas. Je ne veux pas lui faire de la peine. Bonsoir, Tu. Merci, Tu. Mon ami m'attendra. Dehors. A demain³.

³ Fait suite le deuxième chapitre intitulé : un oiseau ivre sur un chapeau.